Dans un autre texte, de même composition¹, *duxš* est apposé à *xwār* (*wxār*) « sœur », comme ci-dessus : *br'dr'n p'k'n u ywjdhr(')n wx'r'yn duxš'n u ywjdhr'n* « frères purs et saints, sœurs *duxš* et saintes » ;

br'dr'n dwšyst'n wx'r'yn duxš'n 'wd ywjdhr'n « frères très chers, sœurs *duxš* et saintes » ;

nmbrym 'w 'rd'w'n p'k'n nmbrym 'w duxš'n ywjdhr'n « nous révérerons les Justes purs ; nous révérerons les *duxš* saintes ».

Dans cette terminologie manichéenne, le titre de *duxš* « princesse » est employé comme qualification courtoise, à la manière de *domina*, fr. *dame*, *damoiselle*. C'est l'évolution définitive d'un titre de noblesse.

À partir de cette conclusion, il nous faut remettre en cause une appellation plus ancienne que nous avons commentée il y a quelques années, et qui semblait alors définitivement éclaircie.

Dans une tablette élamite de Persépolis datant du règne de Darius², Par-na-ak-qa (= vp. *Farnaka*) transmet à Har-ri-e-na gi-sa-be-ti-iš (= vp. *Ariyaina gaiθa-pali* « Aryaina, chef des troupeaux ») un ordre de livraison pour le compte de *ir-tas-du-na du-uk-ši-iš*, que le premier éditeur avait traduit « Artystone, my (his) daughter ». Nous avons adopté cette interprétation et considéré l'élamite *du-uk-ši-iš* comme reproduisant un vieux-perse **duxssi* - < **duxθrī* - « fille »³.

Mais nous voyons maintenant ce terme vieux-perse avec d'autres yeux. En réalité *du-uk-ši-iš*, à lire *duxši*, n'est pas un nom de parenté, c'est un titre de noblesse et qui désignait en vieux-perse la « princesse », comme *duxš* en moyen-perse. Du coup l'identification du personnage ainsi désigné dans le texte élamite est à son tour remise en question. Aussi longtemps qu'on prenait *du-uk-ši-iš* comme « fille », on devait admettre que Darius avait eu une fille nommée *Ir-tas-du-na* (= Artystone). Or la tradition historique ne connaît qu'une seule Ἄρτυστώνη, c'était la femme de Darius (Hdt. III 88 ; VII 69, 72). Il faut évidemment reconnaître celle-ci dans la « princesse Artystone » de la tablette élamite. On abandonnera donc l'idée que la femme et la fille de Darius aient porté le même nom, alors qu'aucune source ne parlait d'une fille de

(1) Henning, *Ein man. Bet- und Beichtbuch*, II. 226, 259, 326 (« Jungfrau, jungfräulich »).

(2) Cameron, *Journ. of Near Eastern Studies*, I, 1942, p. 216, II. 7 et 14.

(3) *BSL.* 47 (1951), p. 21 sq.

Darius qui se fût ainsi nommée. C'est bien de l'Artystone historique seule que le document élamite fait mention, avec son titre.

La nature et la forme du terme v. perse *duxši-* étant ainsi définis, on doit en considérer l'emploi. Si notre raisonnement est correct, on pouvait désigner par *duxši-* la femme même du Grand Roi, ce qui rehausse encore la valeur honorifique du titre que nous avons traduit jusqu'ici « princesse ».

Dans le vocabulaire de ces dignités, il n'y a pas et il ne peut y avoir correspondance exacte d'une langue à l'autre : ce *cursum* varie avec les pays, les époques, les régimes. Il faut seulement s'assurer, pour connaître la valeur précise des termes nouveaux, du rang des personnes à qui il est décerné.

Pour confirmer que *duxši-* a pu, en vieux-perse, désigner l'épouse du Roi, nous disposons d'une preuve indirecte, qui est le mot d'emprunt arménien *dšxoy* « reine ».

Ce mot *dšxoy* n'avait pas encore été reconnu comme iranien. L'origine n'en est apparue que dans le contexte des termes analysés ci-dessus¹.

Considérons en la structure. S'il est aisé de ramener phonétiquement *dšx-* à iran. *duxš-*, la formation en *-oy* crée un problème².

La finale *-oy* ajoutée ici au thème ne provient pas de l'original iranien, qui est toujours et seulement *duxš* en moyen-iranien et **duxši-* en iranien ancien, comme on vient de le voir. On a supposé que *dšxoy* avait le suffixe iranien *-ōi* connu par pers. *-ōi*, *-ōya*, arabe *-ūya*, *-awaih*³. C'est bien peu vraisemblable : le suffixe iranien *-ōi* est restreint aux noms propres et leur donne une forme hypocoristique, comme Nöldeke l'a montré autrefois⁴. Un mot tel que *dšxoy* n'entre pas dans ces catégories ; au surplus il serait surprenant que *duxš* eût reçu en arménien un suffixe iranien que l'original iranien n'a jamais comporté.

(1) Le rapprochement a été indiqué par H. W. Bailey, *Trans. Phil. Soc.* 1956, p. 91 qui ne cite pas, pour l'interprétation des autres formes, l'article ci-dessus (p. 43, n. 3) qui les donnait déjà toutes.

(2) Le Dictionnaire d'Adjarian II, p. 577 ne signale rien de notable sur l'étymologie ou la formation de *dšxoy*.

(3) Bailey, l. c. p. 92.

(4) *Pers. Stud.* I, p. 4 sq. ; Horn, *Np. Schriftspr.* p. 185-6.

Ce suffixe *-oy*, s'il n'est pas iranien, pourrait-il être arménien ? Il existe en arménien une formation d'adjectifs en *-oy*¹ dérivés de noms ou d'adverbes : *pēlk'* « nécessité » : *piloy* « nécessaire » ; — *hač* « agrément » : *hačoy* « agréable » ; — *azd* « énergie » ; *azdoy* « énergique ; efficace » ; **arg* « prix » : *argoy* « précieux », et *yarg* « valeur » : *yargoy* « honorable » ; — *mankabar* adv. « comme un enfant » : *mankabaroy* « puéril » ; — *gazanabar* adv. « comme un fauve » : *gazanabaroy* « qui a la nature d'un fauve » ; — *hayrabar* « paternellement » : *hayrabaroy* « paternel ». Plusieurs de ces adjectifs en *-oy* forment des abstraits par simple addition du morphème de pluriel *k'*. Ainsi *piloy* « nécessaire » : *piloyk'* « nécessité » ; — *hačoy* « agréable » : *hačoyk'* « agrément ». On peut supposer que *bašxoyk'* « gratification, χορηγία » vient d'un **bašxoy* dérivé de *bašxk'* « part, lot » ; que *gahoyk'* « lit, κλίνη » serait tiré d'un **gahoy* dérivé de *gah* ; de là procéderait un suffixe *-oyk'*, dans *xnčoyk'*, *xnjoyk'* « banquet »², par exemple. Certains adjectifs en *-oy* se sont figés en adverbes ou prépositions : *yeloy* « derrière » doit être un ancien adjectif tiré de la préposition *yel* « après », ce qui explique la formation de *yeloyk'* « le derrière » ; de même *art'ak'oy* « à l'extérieur » : *artak's* « au dehors », et *nerk'oy* « d'en bas, inférieur » : *nerk's* « dedans, à l'intérieur ». Néanmoins il reste malaisé d'expliquer *dšxoy* « reine » par cette formation. Si l'on décide de faire entrer parmi ces dérivés *dšxoy* dérivé de **duxš*, il faut le considérer comme un adjectif signifiant originellement « propre à une *duxš* », mais alors on ne voit pas pourquoi le terme originel *duxš-* aurait dû être remplacé par un adjectif. La formation de *dšxoy* n'est donc pas claire, et nous ne pouvons nous prononcer encore sur la nature exacte du suffixe *-oy* dans *dšxoy*.

Réservant ce détail de morphologie, il faut tenter de préciser la situation lexicale de *dšxoy* en arménien. Il y a ici aussi un problème. Dire que *dšxoy* signifie « reine » n'est pas dire grand' chose : deux autres mots, *l'aguhi* et *likin*, signifient aussi « reine », sans parler du tardif *ark'ayuhi* ni de la locution descriptive *kin l'agaworin* « femme du roi »

(1) Il n'est signalé que très sommairement dans les manuels avec la qualification « suffixe rare » et un ou deux exemples ; cf. Meillet, *Allarm. Elem.* p. 36 ; Jensen, *Allarm. Gramm.* 1959, p. 41, § 106.

(2) Sur ce mot cf. Bailey, *Trans. Phil. Soc.*, 1956, p. 94.

(Agath. ch. 104). Nous avons donc à délimiter respectivement *t'aguhi*, *tikin*, *dšxoy*, pour reconnaître ce que veut dire en propre ce terme si peu étudié, *dšxoy*.

Par sa forme, *t'aguhi* est le féminin de *t'agawor* « roi », en vertu du suffixe *-uhi* qui caractérise différenciellement les êtres de sexe féminin¹. De fait *t'aguhi* désigne la femme du roi dans la langue biblique : *val'sun en t'aguhik' ew ut'sun harčk'* « il y a soixante reines, quatre-vingt concubines ; ἑξήκοντά εἰσιν βασίλισσαι καὶ ὀγδοήκοντα παλλακαί » (*Cant.* 6, 8, cf. 9) ; en métaphore : *nstayc' es t'aguhi* « je trône en reine, κάθηναι βασίλισσα » (*Apoc.* 18, 7).

Dans *tikin* nous avons aussi un féminin, mais de structure archaïque : *tikin* « maîtresse » (de *ti-kin*) sert de féminin à *tēr* « maître » (de **ti-ayr*) par le jeu de l'opposition lexicale entre *kin* « femme » et *ayr* « homme » ; les deux termes comportent un élément dont le sens *ti-* est inconnu². Dans la littérature ancienne, *tikin* « maîtresse » traduit κυρία, δέσποινα et qualifie les femmes nobles, reines ou déesses. C'est une appellation respectueuse, non un titre ou une dignité. La déesse Anahit est dite *Anahit tikin* et en grec Ἀρτέμις δέσποινα chez Agathange. Ici *tikin* correspond à m. iranien *bānūk* dans la qualification de la même déesse : 'n'hyt MRWT³. L'épouse d'un roi est aussi désignée comme *tikin*. Ainsi *Ašxēn tikin*, femme de Tiridate, grand roi d'Arménie⁴. Par une rencontre curieuse *tikin* « maîtresse » accompagne le nom propre *Ašxēn*⁵ dont le sens étymologique devait être aussi « maîtresse » : *Ašxēn* correspond à oss. *xəsin* « maîtresse », av. *xšōiθnī* « id. », féminin de *xšaēta-* « chef » (m. ir. *ixšēd*) = véd. *kṣaita*⁶. Dans le livre d'Esther, la reine Esther est désignée comme *tikin* et même *tiknanc' tikin*. Il peut donc arriver qu'on appelle une reine tantôt *t'aguhi*, tantôt *tikin*. Tel est le cas de la reine de Saba dans la Bible : on l'appelle dans le même texte, à peu de lignes d'intervalle, *t'aguhi Sabay* (II Chron.

(1) Cf. *Trans. Phil. Soc.*, 1945, p. 74.

(2) Voir en dernier Dowsett, *Mémorial du Cinquantenaire* (Travaux de l'Institut Catholique de Paris, 10), 1964, p. 135 sq.

(3) Herzfeld, *Paituli*, p. 98-99 et dans l'inscription de Kartir, l. 8, chez Sprengling, *Amer. Journ. Sem. Langu.* t. 57, p. 219 ; *Third Century Iran*, 1953, p. 47.

(4) Ainsi constamment dénommée chez Agathange.

(5) Les formes du nom dans les différentes traditions sont réunies chez G. Garitte, *Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, 1946, p. 205-6.

(6) Sur véd. *kṣaita-* voir ci-dessus, p. 21.

ch. IX, 1, 3) et *tikin Sabay* (*ibid.* 10, 12 ; de même Reg. I (III) ch. X, 1, 10, 13), là où les LXX disent uniformément βασιλισσα. On emploie aussi *tikin* dans le NT pour la reine d'Éthiopie, dont le nom Κανδάκη est considéré comme un titre royal : *ayr mi Et'oupac'i nerkini hzawr Kandakay tiknoʃ Et'oupac'woc'* « un Éthiopien eunuque, ministre de Candace, reine des Éthiopiens ; ἀνὴρ Αἰθίοψ εὐνοῦχος δυνάστης Κανδάκης βασιλισσῆς Αἰθιοπῶν » (Act. 8, 27). Le dérivé abstrait, *tiknuł'iwñ*, peut indiquer la « qualité de reine », mais non nécessairement la souveraineté politique. Le roi parthe Sanatruk, par reconnaissance envers Héléne, lui accorde « la royauté sur la Mésopotamie entière », *tiknuł'iwññ amenayn Miʃagelac'*¹. Ainsi *tikin* est plutôt une qualification révérentielle qu'une dignité précise.

Comment se caractérise *dšxoy* par rapport à ces deux termes ? Quand — assez rarement — nous en avons l'équivalent grec, c'est encore βασιλισσα. Bien que nous n'ayons pu en recueillir beaucoup d'exemples, les emplois de *dšxoy* permettent d'en préciser la définition. Chez Moïse de Xoren le mot apparaît deux fois : *dšxoyñ Hrëic' Atek'sandria, or ew Mesalinay, or ër leal kin Alek'sandri ... or zaynu žamanakaw unër zł'agaworul'iwññ Hrëic'* « la reine (*dšxoy*) des Juifs, Alexandra, c'est-à-dire Messaline, qui était femme d'Alexandre ... lequel avait à cette époque la royauté des Juifs »² ; — *i Kteopatray dšxoyñ Egiplac'woc'* « Cléopâtre, reine des Égyptiens »³. Dans les deux exemples, *dšxoy* est accompagné d'un déterminant au génitif, construction que ni *l'aguhi* ni *tikin* n'admettent, à ma connaissance⁴. On peut donc considérer *dšxoy* comme une « souveraine » régnant sur un peuple. Dans la Bible, *dšxoy* n'apparaît qu'en référence légendaire ou lointaine. Le Psaume 44 (45), épithalame royal, en est l'occasion (verset 10) : *dsterk' l'agaworac' i paliw, kac'c'ë dšxoy and ajmë k'ummë i handerjs oskehuřs zardareal ta pačuëal* « des filles de rois sont tes honorées ; se tient à ta droite une reine (*dšxoy*) en vêtements d'or parée et ornée ; θυγατέρες βασιλέων

(1) Moïse de Xoren II, ch. 35, p. 159 (éd. Tiflis).

(2) Moïse de Xoren II, ch. 14, p. 128-9.

(3) II, ch. 21, p. 136.

(4) L'exemple *tikin Et'oupac'woc'* donné ci-dessus, est une traduction de βασιλισσα Αἰθιοπῶν. De même *tikin Sabay* : gr. βασιλισσα Σαβα = hébr. *malkaθ šəḇā*.

ἐν τῇ τιμῇ σου · παρέστη ἡ βασίλισσα ἐκ δεξιῶν σου ἐν ἱματισμῷ διαχρύσῳ περιβεβλημένη πεποικιμένη ». La « reine » en question est celle de Saba, ici présente en sa qualité de souveraine. On la retrouve dans la mention allusive des Évangiles comme *dšxoyñ arawoy* « la reine du Midi, βασίλισσα νότου » (Mt XII 42 ; Lc XI 31) ; ainsi la même personne est selon les textes désignée comme *l'aguhi*, ou *likin*, ou *dšxoy*. Il est curieux que tous les exemples de *dšxoy* qu'il nous a été possible de réunir s'appliquent à des princesses étrangères. C'est un titre qui ne paraît pas avoir été en usage dans les familles royales arméniennes, et Moïse de Khoren l'a jugé approprié à des princesses ou à des reines de pays lointains ou dont il ne connaissait l'histoire que de seconde main, par des sources écrites.

Voilà le peu de données que fournit l'arménien¹ pour aider à définir le titre original iranien. L'apport n'est cependant pas négligeable ; car en iranien le contexte est bien moins explicite encore : tout se réduit à une seule mention dans l'inscription de Šāpur, et à une mention aussi dans une tablette élamite de date achéménide. Mais rien ne s'oppose à ce que, dans l'un et l'autre cas, v.p. *duxši-*, m.p. *duxš* « princesse » soit considéré comme le titre d'une princesse royale, et même d'une souveraine.

* * *

A ces témoignages de date achéménide et sassanide, nous pouvons ajouter quelques données fournies par les langues modernes de l'Iran, et qui ne sont pas les moins intéressantes.

Le vieux-perse *duxši-* et le m. perse *duxš* « reine, princesse royale », sont déjà réduits, dans la terminologie manichéenne, à une appellation honorifique « jeune femme noble ». L'évolution a continué dans le même sens, et *duxš* se laisse reconnaître, avec une valeur encore affaiblie, dans plusieurs langues modernes.

Il y a d'abord en judéo-persan *duškīza* « jeunes fille, vierge » et en persan *dōšīze*, aujourd'hui « demoiselle ». L'ancien *duxš* (d'où *dušk-* par métathèse) a été féminisé par l'adjonc-

(1) Les exemples cités ci-dessus, notamment ceux de Moïse de Khoren, viennent de nos propres lectures. Ils ne sont pas dans le Dictionnaire de Venise dont l'article *dšxoy* (I, p. 637) assez pauvre, cite deux exemples peu significatifs chez Philon et Narek. L'abstrait *dšxoyut'wn* apparaît tardivement (Ganjaran).

tion de *-īze* (cf. *kanīze*), conjonction de féminin et de diminutif parallèle à celle de **dom(i)nicella* > *demoiselle*.

Il y a aussi, curieuse survivance, le terme baluči *duskīč*¹, passé dans brahui *dusxīč*² « belle-sœur, sœur de la femme ».

Ce mot est traduit autrement par Dames qui, dans le glossaire des mots rares ou vieillis de son recueil de poésie populaire en baluči, donne *dushk*, *dushkīsh* « mother-in-law »³. Le seul exemple que j'en aie trouvé⁴ est celui-ci :

ē hawān mard-ān nāroān khār-ish khulhant chham avur dushkīsh nishārān choḷ khulhant

« these are those men who did wicked deeds, and cast their eyes upon their mothers-in-law »⁵.

La traduction est évidemment à corriger, *dushkīsh* dans ce contexte doit signifier « sœur de la femme », non « mère de la femme ».

Ainsi soit comme terme de politesse, soit comme terme de parenté, le titre ancien s'est maintenu dans le vocabulaire courtois.

Pour achever cet examen, nous pouvons aligner les témoignages du terme féminin qui regagne désormais sa place dans la titulature iranienne :

v. perse	<i>duxši-</i> (élam. <i>du-uk-ši-iš</i>) « princesse royale »
m. perse épigr.	<i>duxš</i> « princesse »
m. perse man.	<i>duxš</i> « jeune femme noble »
arm.	<i>dšxoy</i> « reine, princesse »
jud. pers.	<i>duškīze</i> « vierge »
pers.	<i>dōšīze</i> « demoiselle »
bal.	<i>duskīč</i> (> brahui <i>dusxīč</i>) « sœur de la femme ou du mari ».

Il ressort de là une dernière conclusion, celle-ci étymologique.

(1) G. Morgenstierne, *Norsk Tidsskrift* V, 1932, p. 43 ; *Acta Orientalia*, XX, 1948, p. 283. Cf. J. Elfenbein, *A Vocabulary of Marw Baluchi*, Naples, 1963, p. 33.

(2) Bray, *The Brahui Language* II-III, p. 103 b.

(3) M. L. Dames, *Popular Poetry of the Baloches* II, 1907, p. 194.

(4) Il est inconcevable que, dressant une liste de mots rares, l'auteur n'ait pas jugé utile d'en donner la référence. Nous avons dû lire *tout* le recueil de Dames pour découvrir cet exemple de *dushkīsh*. N'en ayant trouvé aucun de la forme « *dushk* », nous ne pouvons même en garantir l'existence.

(5) Dames, *Popular Poetry*, II, p. 151-2, v. 71-72.

Quand, sous la transcription élamite, *du-uk-ši-iš* a été reconnu comme un mot perse, on a aussitôt pensé à une forme encore inédite du nom de la « fille », à restituer en **duxssī-*, de **duxθrī-* par féminisation secondaire de l'ancien **duxtar-*.

Mais les choses nous apparaissent maintenant tout autres. Dans aucune des formes anciennes nous ne trouvons le sens de « fille » ; il s'agit toujours d'un titre de noblesse, jamais d'un terme de parenté. Très probablement « fille » se disait en v. perse **duxlar-*, différent de *duxši-* « princesse ». Le moyen-perse distingue formellement *duxl* « fille » et *duxš* « princesse » ; c'est le cas dans l'inscription de Šāpur. Les formes modernes confirment que, aujourd'hui comme autrefois, ces termes restent indépendants l'un de l'autre.

Nous ne voyons donc plus de raison de chercher une relation étymologique entre *duxši-* (*duxš*) et le nom de la « fille ». Tout nous porte à les séparer, même si le titre de *duxši-* ainsi regagné doit rester provisoirement isolé dans le lexique iranien.

CHAPITRE III

LE SECOND APRÈS LE ROI

Au regard de l'érudition moderne, la destinée des titres propres aux civilisations anciennes est parfois curieuse. On pourrait poser en règle que plus un titre est caractérisé en tant que dénomination, mieux il est étudié, même s'il ne correspond pas à une dignité réelle ou à une fonction importante, et qu'inversement des dignités très hautes restent ignorées des historiens si elles ne sont pas revêtues d'un titre qui les intègre à des séries connues.

Nous voulons faire connaître ici un de ces titres importants, encore inaperçus : celui de « second après le roi ».

Sans doute cette qualification a-t-elle semblé à ceux qui l'ont rencontrée purement honorifique, simple compliment de cour, ou témoignage passager de la faveur royale. On n'a pas vu en général qu'elle avait valeur de titre et que ce titre avait cours en plusieurs langues. Pourtant H. Volkmann a consacré au « second après le roi » dans les littératures classiques une étude de valeur, fondée sur une documentation abondante¹. Mais cette étude n'a été remarquée à peu près de personne² et Volkmann lui-même n'était pas en mesure de reconnaître les formes de ce titre hors du monde classique. Bien mieux, des témoignages notables à cet égard n'ont parfois même pas été compris. Il faut donc procéder à l'analyse de ces données, en élucider le sens, indiquer des liaisons entre des traditions diverses et rétablir l'unité originelle de la notion.

C'est dans la littérature gréco-latine que les attestations

(1) H. Volkmann. *Der Zweite nach dem König*, dans *Philologus* t. 92 (1937-8), p. 285-316.

(2) On peut même dire qu'elle a été partout ignorée, à une exception près ; cf. ci-dessous, p. 58.

sont le plus nombreuses et explicites. Le « second après le roi » se dit en grec ὁ δεύτερος μετὰ τὸν βασιλέα, en latin *secundus a rege*, avec des variantes qui, en grec, sont sans portée : l'expression peut être remplacée par le verbe δευτερεύειν¹, ou prendre la forme imposée par le discours direct ou indirect du roi : δεύτερος μετ' ἐμέ, ou μεθ' ἑαυτόν.

Les exemples réunis et classés géographiquement par Volkmann permettent une localisation assez précise du titre. Si l'on écarte quelques références peu significatives ou illusoire à l'Ancien Testament ou à l'Égypte², ils se rapportent essentiellement à l'Iran³, et à toutes les phases historiques de l'empire iranien, qu'il soit achéménide, parthe ou sassanide. Quelques citations suffiront à le montrer.

Pour la Perse achéménide on peut s'appuyer sur les témoignages contemporains du livre d'Esther : Ἀμαν ὁ δευτερεύων τῷ βασιλεῖ (V 8), cf. Josèphe : τὸν ... τὴν δευτέραν ἔχοντα τῷ

(1) Ce verbe n'est pas restreint à l'expression en question. Il peut avoir un sujet non personnel ; ainsi Strabon dira de la ville d'Argos : δευτερεύουσα τῇ τάξει μετὰ τὴν Σπάρτην (VIII 6, 18).

(2) Dans l'Ancien Testament, il y a deux exemples : I Sam. 23, 17 où Jonathan, fils de Saül, dit à David, que Saül poursuit et veut tuer : καὶ σὺ βασιλεύσεις ἐπὶ τὸν Ἰσραὴλ καὶ ἐγὼ ἔσομαι σοι εἰς δεύτερον (hebr. *lammišneh*) ; c'est plutôt une manière symbolique de prédire à David qu'il retrouvera la faveur de Saül et que lui-même, Jonathan, le secondera de son amitié. — II Chron. 28, 7, guerre de Juda contre Éphraïm : ἀπέκτεινε Ἐζεκρί ὁ δυνατὸς τοῦ Ἐφραϊμ τὸν Μαασαϊαν τὸν υἱὸν τοῦ βασιλέως καὶ τὸν Ἐσδρικαμ ἡγούμενον τοῦ οἴκου αὐτοῦ καὶ τὸν Ἐλκανα τὸν διάδοχον τοῦ βασιλέως (hebr. *mišneh hammelek*). Ici, la Vulgate donne *Elkanam quoque, secundum a rege*, mais c'est une extension abusive du titre. Elkana est en réalité le διάδοχος, celui qui est désigné pour succéder au roi, ce qui est tout différent. Διάδοχος apparaît déjà en ce sens chez Hérodote. Quant à l'Égypte il n'y a aucune raison de la faire figurer dans cette liste. Diodore I 73 dit des prêtres : εἰσι δὲ οὗτοι πάντων τε ἀτελεῖς καὶ δευτερεύοντες μετὰ τὸν βασιλέα ταῖς τε δόξαις καὶ ταῖς ἐξουσίαις ; il situe la classe sacerdotale entière à ce rang, ce n'est nullement un titre individuel. Il en va de même de la Phénicie : *avunculo suo, sacerdoti Herculis, quis honos secundus a rege erat* (Justin XVIII 4, 5) ; l'individu en question est membre de la famille royale en même temps que prêtre d'Hercule-Melkart et c'est à cette seconde qualité — le texte l'indique clairement — que va l'honneur du second rang. Comme on voit, le répertoire de citations que donne Volkmann a besoin d'une révision critique ; Volkmann a d'ailleurs indiqué lui-même que l'expression n'a pas partout le même sens.

(3) Volkmann dit d'une manière assez vague : « Über die feste Verwurzelung des behandelten Ranges in den orientalischen Reichen kann nach der Überlieferung kein Zweifel bestehen » (*op. cit.*, p. 314). Il faut remplacer « oriental » par « iranien ».

βασιλεῖ τιμῆν Ἀμαν¹ ; et du livre d'Esra : δεῦτερος καθιεῖται Δαρείου (III 7), *secundo loco sedebit a Dario* (Vulg.). Plutarque rapporte comment Xerxès honora son frère Arimenes : ὁ δὲ Ἐέρξης ἐκείνῳ τὴν δευτέραν μεθ' ἑαυτὸν ἔδωκε τάξι² et, ailleurs, dans les propres termes de Xerxès : τούτοις σε νῦν τιμᾶ Ἐέρξης ὁ ἀδελφός · ... διδωσί σοι δευτέρῳ μεθ' ἑαυτὸν εἶναι³. Diodore associe le titre à celui de chiliarque : Ὁ δ' Ἀντίπατρος ... ἀπέδειξεν τὸν υἱὸν Κάσσανδρον χιλιαρχὸν καὶ δευτερεύοντα κατὰ τὴν ἐξουσίαν⁴. De même Cornelius Nepos : *primum ex more Persarum ad chiliarchum qui secundum gradum imperii tenebat, Tilhrausten accessit*⁵. Mais rien n'assure que ce fût la règle générale.

Le titre est attesté aussi chez les Parthes et les Perses. D'après Plutarque : ὁ Σουρήνας ... πλούτῳ μὲν καὶ γένει καὶ δόξῃ μετὰ βασιλέα δευτερός ... τῶν καθ' αὐτὸν ἐν Πάρθοις πρῶτος⁶. Ammien l'allie à ce nom chez les Perses : *Surena post regem apud Persas promeritae dignitatis*⁷ et encore : *advenit Surena polestatis secundae post regem*⁸.

Il s'agit maintenant de voir si l'on peut retrouver dans les sources iraniennes les données originales que les auteurs grecs et latins ont tournées dans leur langue propre. Nous allons donc parcourir successivement plusieurs provinces de l'Empire d'Iran, et produire les témoignages que nous avons pu recueillir.

Nous commençons par l'Arménie.

La dignité de « second après le roi » était bien connue dans la titulature de l'Arménie ; elle est souvent citée chez les historiens arméniens. Nous en donnons ici quelques exemples recueillis dans nos lectures, sans prétendre aucunement à les relever tous. Comme on le verra, le titre est en usage sous la royauté parthe, mais aussi sous celle des Perses, et il constitue la plus haute dignité du royaume.

(1) Josephé *Ant.* XI 57.,

(2) Plutarque, *reg. et imp. apophth. Xerx.* I p. 173 c.

(3) Plutarque, *De frat. am.* 18, p. 488 e.

(4) Diodore XVIII, 48, 4.

(5) Corn. Nep., *Conon* 3, 2.

(6) Plutarque, *Crassus* 21.

(7) Ammien XXIV, 2, 4.

(8) *Id.* XXX, 2, 5.

On trouve trois exemples consécutifs de cette dénomination chez Agathange. Le roi des Perses convoque tous ses dignitaires et leur demande de trouver quelque moyen de défense contre les attaques de Xosrov, roi d'Arménie. A celui qui inventerait une riposte efficace il promet de grands honneurs : il le mettra *yerkrordakan gah iwroy tēruť'eann* « au deuxième rang (litt. trône) de son royaume, ἐν τῷ δευτέρῳ ἀξιωματι τῆς ἰδίας δεσποτείας »¹. Le noble parthe Anak accepte et s'y engage. Là-dessus, le roi lui renouvelle sa promesse en la détaillant : *zbnakuť'iwnn parť'ewakan, zjer sep'akan Palhawn i jez darjuť'ic', ew k'ez t'ag edeal p'ařaworeť'ic', ew ereweli ew pařawor i t'agaworuť'eans imum araric', ew erkrord inj koť'ec'ic'* « je vous rendrai la résidence des Parthes, votre propriété héréditaire de Palhaw ; je te couronnerai et t'honorerai et te rendrai insigne et glorieux dans mon royaume et tu seras appelé le second après moi ; τὴν ἀπ' ἀρχῆς προγονικὴν ὑμῶν ἐξουσίαν ὑμῖν ἀναδώσω, καὶ σοὶ περιθεις διάδημα, ὑπερδοξάσω, καὶ ἐπιφανέστατον καὶ ἐνδοξότατον τῶν ἐν τῇ ἐμῇ βασιλείᾳ ποιήσω, καὶ δεύτερός μου κληθήσῃ »².

Anak se rend alors, sous prétexte de se rallier à lui, chez le roi d'Arménie. Celui-ci, le croyant sur parole, le reçoit avec des honneurs royaux : *ew hanēr nstluť'anēr zna yerkrord at'oť t'agaworuť'eann* « il le prit et le fit asseoir sur le second trône de la royauté, ἐπὶ δευτέρου αὐτῶν θρόνου ἀναδιδάσας ἐκάθισεν »³. L'institution, comme on voit, est la même chez le roi de Perse et à la cour d'Arménie.

Moïse de Khoren⁴ fournit un contingent appréciable d'exemples, qui se répartissent au long de son ouvrage. Ce titre est conféré dès les plus anciennes dynasties du royaume : *hamarjakuť'iwñ lay nma varsakal acel margarteay, ew erkrord nora koť'el* « il (= Ninos) lui (= à Aram) donne franchise de porter le bandeau de perles et le nomme son second »⁵.

(1) Agathange éd. Tiflis, p. 20 ; éd. Lagarde, p. 10, l. 10.

(2) *Ibid.* p. 20 ; éd. Lagarde, p. 10, l. 18-20. Même formulation chez Sebeos 36 ; cf. Marquart, *Eranšahr*, p. 71-72.

(3) *Ibid.* p. 21 ; éd. Lagarde p. 10, l. 35.

(4) Citations d'après l'édition de Tiflis. Traduction chez Langlois, *Historiens de l'Arménie*, II. Quelques citations de cet auteur sont déjà chez Widengren, cf. ci-dessous, p. 58.

(5) Moïse de Khoren I ch. 13 fin, p. 44 (Langlois II, p. 66).

Bayc' yet kargeloy ztun t'agaworin erkrord t'agaworu'eann linēr i zawakē Aždahakay, Marac' eteloy t'agawori, or ayžn Murac'eand koč'en « ayant organisé la maison du roi, la seconde dignité du royaume fut donnée aux descendants d'Astyage, roi des Mèdes, appelés à présent Murac'ean »¹.

oč' zerkrordakann uni gah, ayl zawagu'eann t'ekn acē « (Artašēs) ne se contente pas du second rang, mais il ambitionne l'honneur (suprême) »².

Ailleurs la dignité de second du royaume, *gah erkrordakan*, est opposée à la primauté du souverain, *naxagahu' iwn*³.

K'anzi ēr Eruanday darju'eal i na zgahn erkrordakan, zor haneal ēr i noc'anē Tigranay ew lueal iwrum k'ērañn Mihrdatay « car Eruand lui avait restitué la dignité du second rang que Tigran lui avait enlevée pour la donner à son beau-frère Mihrdat »⁴.

Ayspēs ankec'eal zna i palwoyn ink'n añnu zerkrordut'iwnn « ainsi l'ayant dépouillé de sa dignité, il s'empare du second rang »⁵ ;

oč' šalac'eal añnu' ... zerkrordut'eann patiw « non content de s'emparer de l'honneur du second rang »⁶.

Zor sireal ark'ayi, lay nma zgahn erkrordakan « comme le roi l'aimait, il lui donna le second rang »⁷.

Particulièrement important pour l'historien et l'archéologue est le passage suivant qui décrit les insignes et énumère les privilèges attachés à cette dignité. Artašēs, ayant reconquis le royaume et devenu roi d'Arménie, récompense ses partisans et particulièrement Argam : *lay ew añn k'aji ew paluakani Argamay xzostac'eal gahn erkrordakan, ew psak yaknt'akap, ew gind erkosin akanjsn ew karmir zgest mioy otinn, largal unel oski ew palařak'at, ew oskelinawk' ampel nuazawk'* « il donna à Argam, homme vaillant et honoré, la dignité de second rang qu'il lui avait promise, un diadème monté de pierreries, deux pendants d'oreilles, une chaussure de pourpre

(1) Moïse de Khoren II ch. 8 début, p. 112 (Langlois II, p. 83).

(2) *Id.* II, ch. 11 début, p. 121 (Langlois II p. 86).

(3) *Id.* II ch. 19 début, p. 132 (Langlois II p. 90).

(4) *Id.* II ch. 44, p. 169 (Langlois II, p. 102).

(5) *Id.* II, ch. 51 début, p. 180 (Langlois II, p. 106).

(6) *Ibid.* p. 180 (Langlois II, p. 107).

(7) *Id.* II, ch. 62, p. 194 (Langlois, II, p. 112).

à un pied seulement, le droit d'avoir une cuiller et une fourchette d'or et de boire dans une coupe d'or »¹.

Tout confirme donc l'importance de cette dignité dans l'Arménie parthe. Elle s'appelait en arménien *gah erkordakan* « la dignité de second » ou *erkordul'iwn* « secondarité » et venait aussitôt après la « primauté », *naxagahul'iwn*, du roi.

Ce titre a survécu dans les premiers temps de la royauté sassanide. Il était demeuré le privilège de certaines grandes maisons arsacides, notamment de celle des Suréens, encore au *iv*^e siècle : *Surena potestalis secundae post regem*, dit Ammien (XXX 2, 5).

*
* * *

L'original de ce titre, dont nous avons la traduction en grec, en latin, en arménien, ne peut être qu'iranien, et plus précisément parthe. On en cherchera donc en Iran même, dans des textes de même époque, le témoignage. Mais c'est justement pour la période parthe que les documents iraniens nous font défaut. Même au début de l'époque sassanide, nous ne possédons encore qu'une littérature épigraphique de rédaction en grande partie formulaire. Heureusement cette déficience est en partie compensée par l'apport inattendu d'une autre source iranienne. C'est en sogdien que nous retrouvons la tradition de ce titre, assurée par des témoignages qu'on peut dire nouveaux ; ils n'ont pas été remarqués, quoique publiés depuis longtemps. Les textes sogdiens d'où nous les tirons sont d'ailleurs différents entre eux par l'inspiration et l'origine, étant l'un bouddhique, l'autre chrétien et complètement étrangers aux événements historiques dont traitaient les textes arméniens cités jusqu'ici. Il faut seulement se rappeler que le sogdien a reçu du parthe nombre de termes de culture. Celui-ci doit en être un.

Nous citerons en premier un passage du *Vessantara Jātaka*, texte bouddhique, dont la version sogdienne semble différente des autres modèles connus. Le roi Šivi veut récompenser celui de ses ministres qui lui a conseillé de traiter avec clémence son fils, le prince Sudāšan, rentré en grâce auprès de lui. Il dit à ce ministre² : *tyw ZY 'wy mn' š'ykny č'm'kh dyβty*

(1) *Id.* II, ch. 47 fin, p. 174 (Langlois II, p. 104).

(2) Citations d'après notre édition du *Vessantara Jātaka*, 1946, I. 1339.

γwl'w βwy « toi, sois¹ dans mon palais un roi second après moi »². L'expression sogdienne *č'm'kh dyβty γwl'w*, litt. « roi second à partir de moi, *rex secundus a me* » correspond exactement au titre tel qu'il est dénommé en arménien par *erkrorđ* « deuxième », en grec par *δεύτερος*, en latin par *secundus*.

Confirmation en est donnée par un autre exemple, cette fois en sogdien chrétien. Ici les conditions textuelles sont toutes différentes. Le texte sogdien dérive d'un original syriaque ; il s'agit d'un fragment de la Passion de Saint-Georges, traduit en sogdien du Giwargis syriaque³. Le roi tente d'obtenir du saint, en lui promettant richesses et honneurs, qu'il abjure sa foi chrétienne : *qwn'mq'n 'zw qw lw' dblyq xšywny 'wstlyqn lγw xšywny mynč dydm* « je te ferai second roi ; tu porteras une couronne royale »⁴. Le syriaque⁵ dit aussi clairement, mais plus brièvement : « Je te ferai second dans mon royaume »⁶. Le sogdien n'est pas une traduction littérale du syriaque ; la rédaction montre que ce titre était connu en sogdien, où il a dû être introduit sous l'influence parthe.

Le sogdien complète ainsi d'une attestation directe et proprement iranienne les témoignages grecs, latins, arméniens et syriaques. Ce titre, dont il reproduit littéralement le sens, était donc connu en Iran oriental vers le VIII^e-IX^e siècle.

Il peut être utile d'ajouter, pour prévenir une confusion possible, que la dignité de « second après le roi » ne comportait

(1) Litt. « puisses-tu être » (*βwy*).

(2) Il y aurait lieu de rechercher à l'aide des versions parallèles de ce *Jātaka* (chinoise, tibétaine, etc.) qui présentent entre elles de nombreuses divergences, si ce trait est propre au texte sogdien.

(3) Le texte a été édité par O. Hansen. Berliner soghdische Texte. I. *Bruchstücke einer soghdischen Version der Georgspassion (C 1)* (Abh. Preuss. Akad. 1941, nr. 10). Je l'ai traduit à nouveau dans un article intitulé *Fragments des Actes de Saint Georges en version sogdienne* (JA. 1943-1945, p. 91-116).

(4) *Op. cit.* II. 192 sq. du texte sogdien ; trad. française JA 1943-5, p. 103 et n. 5 où le passage du *Vessantara Jātaka* est rapproché.

(5) Trad. Brooks, Acts of S. George (*Le Muséon* XXXVIII, 1925, p. 106 sq.).

(6) « (I will) make you second in my kingdom » (Brooks). Dans la version latine de la Passion de Saint Georges (Parisinus 5265) publiée par F. Cumont, *Rev. hist. relig.* 1936, II, p. 44, ce trait figure aussi dans le discours du roi, mais à un autre endroit de la narration : « Si quis magus potuerit solvere magicas Christianorum, veniat ad me et dabo ei auri pondera triginta et argenti pondera quadraginta et possessiones multas et *secundus erit in regno meo* ».

pas de degré inférieur, autrement dit qu'il n'existait pas de « troisième après le roi ». On serait tenté de croire à un titre pareil en lisant dans le livre de Daniel, ch. 5, que le roi Belšassar promet, à qui saura expliquer l'inscription fatidique sur le mur, un vêtement de pourpre, un collier d'or et « la troisième place dans le gouvernement du royaume » ; et Daniel obtient en effet ces récompenses. Mais ce titre qui est en araméen *tallā* (ou *tallī*) *bəmalḵuṯā* « troisième dans le royaume », en grec ἄρχων τρίτος ἐν τῇ βασιλείᾳ (ἔχων ἐξουσίαν τοῦ τρίτου μέρους τῆς βασιλείας), en arménien *išxan errorđ i l'agaworul'eān* (Dan. V 7, 16, 29) est aujourd'hui interprété par « triumvir » et considéré comme pris à l'akkadien *šalsū*¹. Il n'a donc aucune relation avec le titre de « second après le roi ».

*
* *

Dans les textes passés en revue jusqu'ici, le titre s'énonce littéralement « second après le roi » ou « de second rang ». Il y a lieu de reconnaître en outre ce même titre sous une dénomination différente qu'on a relevée ailleurs.

C'est le nom d'une haute dignité qui a été dégagé de témoignages littéraires et épigraphiques, les uns en syriaque, les autres en moyen-iranien. On l'a remarqué d'abord en syriaque, où d'après sa forme il a été présumé iranien. Puis d'autres formes en ont été découvertes, qui rendent nécessaire un nouvel examen d'ensemble.

Plusieurs études y ont été consacrées, à mesure que le titre apparaissait sous de nouvelles graphies. C'est d'abord dans le syriaque *psgryb'* que M. Gershevitch a identifié cet emprunt iranien². On l'a retrouvé ensuite dans les inscriptions araméennes de Hatra comme *pšgrb'* et *pzgryb'*³. On connaissait déjà en moyen-perse *ps'gryw* et en sogdien *pš'gryw* dans les fragments manichéens de Turfan. Enfin M. Widengren a mis ce titre en liaison avec celui de « deuxième après le roi »⁴.

(1) Cf. (Koehler-) Baumgartner, *Lexicon*, p. 1136 b.

(2) *JRAS*. 1954, p. 124.

(3) Maricq, *Syria*, 1955, p. 275.

(4) G. Widengren, *Iranisch- semitische Kulturbegegnung in parthischer Zeit*, 1960, p. 28 sq., se réfère dûment à l'étude de H. Volkmann et cite quelques exemples arméniens du titre. Mais c'est par erreur qu'il allègue un mot parthe *pašāgriv* : « Ein parthisches Wort *pašāgriv* das in den manichäischen Texten

Malgré quelques flottements dans la forme, qu'il s'agit précisément de restaurer, le sens du titre iranien ainsi attesté ne prête pas au doute. Il signifie « après-soi » et désigne un personnage qui vient en second. Les deux membres de ce composé sont, pour des raisons différentes, dignes d'intérêt, aussi bien que le terme entier.

La forme du premier élément est encore controversée. D'après syr. *pšgryb'*, on a rétabli une forme parthe **pačāgrīw*¹, et les transcriptions araméennes de Hatra semblent compliquer la restitution². On peut la simplifier et regagner les formes originales en posant deux prototypes dialectaux, et deux seulement : m. perse *pasāgrīv* et m. parthe **pašāgrīv*.

Le terme m. perse *pasāgrīv* se lit dans un fragment d'une litanie manichéenne³ : *nmbrym 'w hmg wčydggy u ps'gryw 'prydg 'yg tw xwd'wn* « nous révérons l'ensemble des Élus⁴ et ton *pasāgrīv* béni, ô Seigneur⁵ ». Le personnage qui est l'objet de cet hommage doit être l'ἀρχηγός, chef de la hiérarchie manichéenne⁶. On l'appelle au sens strict le « vicaire » de Mānī, fondateur et maître suprême de l'Église. Ainsi l'ἀρχηγός manichéen se trouve dans la position du « second après le roi ». Ces relations, au sommet de la hiérarchie ecclésiastique, calquent l'institution royale. Dans la plus haute fonction de l'Église manichéenne se reflète la plus haute dignité de la cour parthe. Nous ne savons si le titre de *pasāgrīv* a été créé par Mānī lui-même ou par ses disciples. On peut cependant rappeler que Mānī était allié par sa mère à la famille royale parthe. Cette titulature devait lui être familière.

De l'emploi de la forme correspondante en sogdien, *pš'gryw*, qui a été traduite « after-self, deputy » d'après des fragments

belegt ist ... ; ... das tatsächlich existierende parthisches Wort » (*op. cit.*, p. 28). En réalité le texte auquel il renvoie (*Beichtbuch*, cf. ci-après) est sogdien, non parthe. La forme parthe, à notre connaissance, n'est pas attestée. On peut seulement l'inférer de sogd. *pš'gryw* qui en est probablement empruntée.

(1) Ainsi Gershevitch, *l. c.* p. 125.

(2) Cf. Widengren, *op. cit.* p. 29 fin, qui laisse la question ouverte.

(3) Henning, *Man. Bel- und Beichtbuch*, p. 28, ll. 345-7.

(4) Litt. « de l'Élection » (abstrait collectif).

(5) Cf. Henning *op. cit.*, p. 98 : « Stellvertreter », désignation de l'ἀρχηγός.

(6) Les autres dénominations de ce personnage sont réunies chez Waldschmidt-Lentz, *Manichäische Dogmatik* (SPAW. 1933) p. 606 : parthe *ymg*, m. perse *dyn s'r'r*, lat. *princeps*, ar. *imām*.

manichéens encore inédits¹, on ne pourra rien dire tant que les contextes ne seront pas publiés. Mais la forme *ps'*- montre que c'est en sogdien un terme d'origine parthe. L'opposition dialectale ancienne de v. p. *pasā* et av. *pasčā* « après » se continue régulièrement dans m. perse *pasā*, m. parthe *pašā*.

À côté de *pasā* et *pašā*, il y a eu des formes brèves *pas* et *paš*. Cette différence dialectale rend compte des variations qu'on observe dans les transcriptions araméennes. Selon les dates et les lieux nous avons l'une ou l'autre forme. M. perse *pasgrīv* est devenu *pazgrīv* à Hatra (par sonorisation de -s- devant -g-), et m. parthe *pašgrīv* a été adapté en syr. *pačgrīv* probablement par analogie avec le préfixe *pač-*. Ce sont là déviations mineures et sans portée, comme il s'en produit dans les échanges entre langues de phonétisme différent. Elles n'empêchent pas de voir qu'il s'agit en iranien d'un même titre en deux formes dialectales, parthe et perse.

L'intérêt propre du titre *pašāgrīv* vient du terme *grīv*, qui désigne la « personne », le « moi ». Cet emploi de *grīv* nous amène à considérer d'ensemble le problème à la fois lexical et dialectal que ce mot pose dans les contextes où il apparaît.

On ne le connaît qu'en moyen-iranien, en m. parthe, en m. perse et en sogdien, où il a la même forme². La graphie *gryw*, sogd. *γr'yw*, permet de lire *grīv* ou *grēv* ; les deux vocalisations sont proposées selon les auteurs et les éditions. Nous choisissons *grīv*, pour les raisons indiquées plus loin.

Dans les trois langues moyen-iraniennes où il est connu, *grīv* est l'équivalent de l'ancien *lanū-* « corps, être » au sens où celui-ci équivalait à un réfléchi (cf. pers. *xvčš-lan*). Mais il ne l'a pas éliminé : *grīv* voisine avec mp. *lan*, *lanvār* (parthe *lmb'r*, sogd. *lnp'r*) « corps ». La particularité de *grīv* est néanmoins qu'il signifie à la fois « corps » et « personne ; âme ». Les acceptions matérielle ou spirituelle s'échangent librement.

On le voit surtout en sogdien¹, où *γr'yw* peut s'employer

(1) Gershevitch, *Grammar of Manichean Sogdian*, § 1143. Voir maintenant aussi J. P. Asmussen, *Xvāstuvānīft*, 1965, p. 238 et n. 14.

(2) Xwarizmien *γrīvā* a le même sens et doit être implicitement compris dans l'examen qui suit.

(3) Les glossaires des principales éditions de textes sogdiens fournissent un grand nombre d'exemples (une quarantaine pour le seul *Vessantara Jātaka*). Nous nous bornons à quelques citations.

hors d'un contexte religieux ou spirituel. On a d'une part le sens de « corps » dans des expressions telles que *ZKw sw syn'y'nt ZY ZKw s't yr'ywh* « ils se lavèrent la tête et tout le corps » (VJ. 869) ; *yr'yw l's-* « tailler le corps » (TSP. 2. 117) ; *yr'yw βrz'k* « long corps » (SCE. 299) ; de l'autre des emplois réfléchis : *ZKw yr'yw ... r'βk'w wnl'* « il rendit son corps malade, c.-à-d. il se donna l'apparence d'un malade » (TSP. 9. 82) ; *ZKwh yr'ywh syn'y* « il se lava » (VJ. 91) ; *'γw''δβγ ZKwh yr'ywh γypδ kršn wnl'* « le Dieu Suprême rendit à son corps sa forme = il reprit son apparence naturelle » (VJ. 1211) ; *ZKw yr'yw ptγw'ym k'm* « je tuerais mon corps, = je me tuerais » (VJ. 295) ; *ZKw γypδ yr'yw čnsly γwβt* « il se loue excessivement » (SCE. 338) ; *ZKw γypδ yr'yw py'stw δ'rl* « il s'est paré » (Dhyā. 359) ; d'autres qui sont mal définis : *yr'yw 'l zw'n* « corps et vie », d'après le chinois (SCE. 195) ou « être et vie » ; *'ynčmynč yr'ywh* « corps (ou nature) de femme » (SCE. 355).

L'emploi sogdien est plus large, mieux caractérisé qu'en perse et en parthe : alors qu'en sogdien le sens bien établi de « corps » laisse voir le passage à celui d'« être » qui prépare la fonction de réfléchi, on ne trouve *grīv* en perse et en parthe que comme terme religieux manichéen, spécialisé dans la notion de 'moi' : m. parthe *grīv živandag*, m. perse *grīv zīndag* « Moi vivant » est un terme dogmatique essentiel. Il y a peu de variations : *'z hym ... lw gryw 'bryn* « je suis ton âme supérieure » ; *bwxt mn gryw 'č hrwyn 'sl[']r* « mon âme est sauvée de tous les péchés »¹. Le choix entre « âme » et 'moi' est affaire de préférence, ou de contexte. Mais on ne constate pas que *grīv* ait le sens de « corps ».

Comment expliquer ce mot *grīv* ? A-t-il ou non un rapport avec phl. *grīv*, av. *grīvā-* « cou, nuque » ? La préférence que nous donnons à la vocalisation *grīv*, plutôt que *grēv*, est en faveur de ce rapprochement. Mais comment joindre ces deux mots ? Le problème est encore ouvert : certains admettent cette solution², mais n'ont pas réussi à l'imposer ; d'autres ne se prononcent pas³.

(1) M. Boyce, *The Manichean Hymn-Cycles in Parthian*, pp. 148, 168.

(2) Voir Reichelt, *Z.I.I.* IV, 1926, p. 240 ; Waldschmidt-Lentz, *Manichäische Dogmatik*, pp. 567, 577, 606 ; Lentz, *Sogdische Texte* II, p. 511.

(3) Ainsi Andreas-Barr, *Bruchstücke ... der Psalmen*, p. 147 b. — Nyborg, *Hilfsbuch* II, p. 84, s. v. *grīv* « cou » ne cite même pas l'autre mot.

Une donnée essentielle est le fait que sogd. *γr'yw* « corps ; âme » a pour idéogramme *ČWRH* ; il y en a maints exemples : *γr'ywh l's-* (*TSP.* 2, 117) et *ČWRH l's-* « tailler le corps » (*ibid.* 537) ; *γr'yw sn'y-* (*VJ.* 91) et *ČWRH sn'y-* « laver le corps » (*SCE.* 518) ; etc.

Or en pehlevi, comme le *Frahang* l'enseigne déjà¹, *grīv* « nuque, cou » est écrit par l'idéogramme *ŠWRH* = *šawwareh*, aram. *šawwar* « nuque, cou ». Le *ČWRH* recouvrant sogd. *γr'yw* « corps ; âme » et le *ŠWRH* recouvrant phl. *grīv* « nuque, cou » sont le même idéogramme.

De plus le Psautier pehlevi de Turfan donne deux fois cet idéogramme (écrit *ŠWLH*) pour traduire syr. *naššā* « âme »².

Il s'ensuit que pour les rédacteurs ou traducteurs de textes sogdiens et pehlevi, *grīv* « nuque » et *grīv* « corps ; âme » était le même mot, identiquement écrit au moyen de l'idéogramme *ŠWRH* (*ŠWLH*, *ČWRH*) « nuque, cou ». Il y a seulement une répartition dialectale des valeurs lexicales : en sogdien *γrīv* désigne le « corps » ou la « personne », en pehlevi *grīv* désigne la « nuque » ou le « cou », très exceptionnellement l'« être »³, et dans les textes manichéens, qu'ils soient en sogdien ou en moyen-iranien occidental, le sens est toujours « personne ; ego ».

Réserve faite de cette répartition, qui sera considérée à part, le point capital est d'établir la filiation, s'il en est une, entre *grīv* comme partie du corps (« nuque, cou ») et *grīv* comme terme abstrait pour l'« être », la « personne ».

Au point de départ, il faut mettre av. *grīvā-* qui signifie certainement « nuque », comme véd. *grīvā-* ; pour ce dernier cf. *RV.* X 163, 2 *grīvābhyaḥ* « nuque » avec *uṣṇihābhyaḥ* « vertèbres du cou ». Ce sens est confirmé par les correspondants slaves, v. sl. *griva* « crinière, χαίτη », russe *griva* « crinière ; croupe boisée », et par lette *grīva* « delta d'un

(1) *Frahang i Pahlavik* X, 7.

(2) Il est remarquable que, en sémitique même, *NPŠ* ait un double sens : akkad. *napištu* « cou » et « âme ; être » ; hébr. *nāfāš* « gorge, cou » et « souffle vital ». Mais la filiation est « gorge : souffle : âme », donc différente.

(3) Un exemple du *Dēnkari* (DKM 349-350) : *gētēh 'grīv paytākēh* « la révélation concernant la nature de la création matérielle » est cité par R. C. Zaehner, *Zurvān*, p. 371 qui remarque avec raison (p. 372) : « 'grīv in the sense of 'self' extremely rare in Phl., but common in the Manichean texts, cf. Soghd. *γr'yw* 'self'. »

fleuve » (par assimilation à une crinière)¹. Le seul exemple avestique est de caractère métaphorique : c'est le toponyme *arazūrahe grīvā-* « nuque d'Arzūra », rendez-vous des démons², croupe montagnaise appelée en pehlevi *Arzūr pušt* « dos d'Arzūr »³ ; de même phl. *grīvāk*, pers. *girīve* « petite colline, col de montagne ; dépression montagnaise ». Un autre développement lexical a produit *grīv*, phl. *grīv-pān* « haubert »⁴, arm. *grivpan* « partie de la cuirasse qui protégeait le cou », pers. *gīrībān* « col de chemise ; faux-col », pašto *grēwa* « cou ; clavicule »⁵.

La « nuque », on le sait, est un centre vital, jonction de la tête et du corps, sommet de l'épine dorsale, gîte de la moelle épinière⁶ ; d'un coup violent asséné sur la nuque, les bourreaux, les sacrificateurs mettent à mort la victime. De là vient cette représentation de la « nuque », *grīvā-*, comme siège du principe de vie, puis comme symbole de l'être corporel et de la personne⁷. Un parallèle se présente ici avec le terme avestique *mərəzu-* « vertèbres du cou »⁸ qui est qualifié de *slūnā gayehe xā ušlānahe* « colonne de la vie, source de l'existence »⁹.

Le sogdien nous fait pour ainsi dire assister à l'élaboration de cette notion complexe : on a vu que sogd. *γr'yw* veut dire à la fois « corps » et « être personnel ». Le sens de « corps » est encore vivant, mais déjà se prépare, comme pour *lanū-* et autres termes de cette série, le passage au sens du réfléchi « soi-même ». En parthe *grīv* est déjà devenu le terme pour « vie » et « être personnel ». Outre les témoignages manichéens, on peut en citer des preuves tirées de l'onomastique personnelle. Deux noms propres découverts successivement sont

(1) Cf. Zubatý, *Arch. f. sl. Phil.* 16, p. 393.

(2) Vd. III 7.

(3) Voir la note de Darmesteter, *ZA.* II, p. 35, n. 1.

(4) Au sens premier *haubert*, a. fr. *halberc* (de germ. *halsberg*) est un « protège-cou ».

(5) Pašto *grēwa* et pers. *girē* peuvent reposer sur un dérivé **graiva-*, cf. Morgenstierne, *Etym. Voc. of Pashto*, p. 24.

(6) Rappelons que fr. *nuque*, bas latin *nucha*, dérivent de l'arabe *nuxa'* « moelle épinière ».

(7) Peut-être y a-t-il une allusion au sens physique dans l'exemple parthe cité plus haut : *tw gryw 'bryn 'wd bwn ēy jywhr* « (je suis) ton être supérieur, et le fondement de la vie ».

(8) Sur ce mot, cf. *BSL.* 31, fasc. 2 (1931), p. 80.

(9) Yt X 71.